

scapulaire, qui me poussent par derrière, qui s'empêtrent dans mes jambes par devant, en criant à tue-tête. Il me faut embrasser tout ce monde et ce n'est pas facile car ils veulent l'être tous à la fois, et j'avance d'autant moins à la besogne qu'ils y mettent, eux, plus d'empressement. Enfin, tirailé, poussé, porté par tout ce tourbillon, j'arrive à la maison des Pères.

On me fait asseoir. Aussitôt, deux ou trois de ces bambins me sautent sur les épaules et je sens une fourmilière de petites mains qui me tâtent, me palpent, me pincent. Je suis ahuri et je supplie les Pères de venir à mon secours. Enfin, le Frère Jean arrive ; de chaque main, il empoigne deux ou trois de ces diabolins et finit par les mettre à la raison. Nous pouvons nous retrouver, nous regarder, nous réembrasser, nous réjouir, nous donner des nouvelles les uns des autres.

Nos petits Indiens sont au nombre de cinquante, entièrement à la charge des Pères pour la nourriture, le vêtement et le reste. Ils sont turbulents, indisciplinés, batailleurs. La timidité n'est pas leur fort, ni la discrétion non plus. Ils s'approchent de vous, le sourire sur les lèvres, vous embrassent d'un air câlin ; en même temps, ils glissent subtilement la main dans votre poche et vous dérobent ce qui est à leur convenance. Ils ne se font aucun scrupule de mentir. Ils demandent beaucoup et ne trouvent jamais qu'on leur donne trop. Par ailleurs, dire *merci* est un acte d'humilité qui semble coûter beaucoup à leur orgueil. Je leur ai distribué beaucoup de cadeaux depuis huit jours que je suis ici ; je n'ai pas pu obtenir qu'un seul me dit : *Merçi*. — Voilà qui n'est guère encourageant, et il ne sera pas facile d'amener ces fiers enfants de la forêt à courber la tête sous la loi de l'Évangile, qui est faite d'humilité et de douceur. Pourtant, il y a dans ces natures sauvages quelque chose qui excite la sympathie.

Nous étions tranquillement assis à prendre notre récréa-